



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

# RÉCIT SECRET

*Préface de Julien Hervier*





## PRÉFACE

*Texte dépouillé et brutal, Récit secret parle d'abord d'un jeu risqué entre la vie et la mort, de l'effrayante possibilité laissée à l'homme, s'il le désire, de choisir entre l'une ou l'autre.*

*Denses et concis, ces souvenirs d'un suicidé, d'une sobriété quasiment janséniste, sont cependant fort éloignés de l'académisme décharné d'une « écriture blanche ». Bien au contraire, ils tirent de leur extrême économie de moyens une bouleversante puissance d'impact : Drieu y exprime dans toute sa nudité une obsession qui le poursuit depuis sa petite enfance.*

*Rien de plus linéaire en apparence que cette vie hantée par la mort. « Né mélancolique et sauvage », Drieu n'a cessé de remâcher sa tentation du suicide, depuis l'époque où, petit garçon, il « jouait à être mort » en se cachant sous un lit au fond de l'appartement familial. Mais il est d'autres œuvres, tout aussi obsédées par l'angoisse et le dégoût de vivre, qui n'ont jamais abouti au suicide de leur auteur ; certaines, qui n'en sont pas moins belles - faut-il dire*

*sincères ? - peuvent même susciter la méfiance, tant elles orchestrent leur désespoir de façon brillamment rhétorique. Chez Drieu, en revanche, il ne s'agit pas d'une pose littéraire mais d'une cohérence émotionnelle, où ses multiples motifs de désespoir – insuffisance foncière de la condition humaine, sentiment personnel de faiblesse et de culpabilité, déceptions de l'amour et de l'amitié, décadence politique de la France, dérive et impuissance créatrice de l'humanité moderne dans sa totalité – se combinent pour entraîner une décision qui semble après-coup inévitable.*

*Au moment où Drieu rédige son texte, sa décision a déjà été prise, et seul un grain de sable a réussi à enrayer son exécution. Il est exceptionnel qu'un suicidé puisse venir nous parler de son suicide, sauf dans le cas de ces pseudo-suicides qui sont seulement des appels au secours, lorsque la victime ne cherche qu'à attirer l'attention et la compassion des autres, en absorbant une dose de barbituriques trop faible ou en la prenant dans des conditions telles que les proches puissent prévenir les sauveteurs en temps utile. Mais Drieu considère qu'il n'a personne à qui lancer un tel appel, cela n'aurait à ses yeux aucun sens ; et il écrit entre deux « vrais » suicides, celui qui a échoué par hasard le 11 août 1944, et celui qui réussira le 15 mars 1945 :*

*son texte y gagne la couleur d'un récit d'outre-tombe, qui ne le cède en rien, quant à son romantisme foncier, aux Mémoires de son illustre prédécesseur breton.*

*Tout avait été conçu par lui en vue de la réussite de sa première tentative. Menacé de passer en jugement pour faits de collaboration avec les Allemands, et en particulier pour avoir accepté la direction de la Nouvelle Revue Française jusqu'en janvier 1943, il écrit après la réussite du débarquement allié une série de lettres testamentaires. Dans celle qu'il envoie à Christiane Renault qui fut sa maîtresse, il affirme : « J'aurais pu aller en Espagne, en Suisse, mais non. Il y a autre chose que le détachement de la vie et l'éloignement de toi, il y a l'orgueil. Je ne veux pas renier, je ne veux pas me cacher, je ne veux pas aller en Allemagne et je ne veux pas être touché par des pattes sales ».*

*Récit Secret*

*« Celui qui dira : fou ! à son frère sera soumis à la géhenne du feu. »*

MATTHIEU, V, 22

*« La force du discours de Platon, De l'immortalité de l'âme, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnait. »*

MONTAIGNE (Apologie de Raymond Sebond).

*« ... cette mort matérielle, temporelle, normale et non irrégulière, essentielle pour ainsi dire et non-accidentelle, régulière et non anormale, physiologique et non mécanique, cette mort usuelle de l'être, cette mort usagère est atteinte quand l'être matériel est plein de son habitude, plein de sa mémoire, plein du durcissement de son habitude et de sa mémoire, quand tout l'être matériel est occupé par l'habitude, la mémoire, le durcissement, quand toute la matière de l'être est occupée à l'habitude, à la mémoire, au durcissement, quand il ne reste plus un atome de matière pour le nouveau qui est la vie. »*

PÉGUY (Note sur M. Descartes).



Quand j'étais adolescent, je me promettais de rester fidèle à la jeunesse : un jour, j'ai tâché de tenir parole.

Je haïssais et craignais la vieillesse : ce sentiment m'était resté de mes premières années. Les enfants, mieux que ne le font les adolescents et les adultes, connaissent les vieillards. Ils vivent au plus près d'eux, dans la promiscuité familiale ; ils observent, ils ressentent les effets les plus fâcheux de l'âge. Plus ils aiment leurs grands-parents, plus ils souffrent de les voir peu à peu diminués et gâtés. J'ai chéri le grand-père et la grand-mère avec qui je vivais bien plus que mon père et ma mère, et cela fut pour moi un des premiers désastres d'assister au progrès de leur décrépitude. Voici la racine de ma résolution.

Plus tard, quand j'ai été capable de serrer mes observations les unes près des autres et de les prolonger dans des inductions éloignées, j'ai conçu que, pour l'homme qui voulait échapper aux inconvénients de l'âge, il fallait s'y prendre assez tôt pour ne pas se laisser gagner par les premières

insinuations de celui-ci, qui sont imperceptibles.

C'est le trait terrible dans le vieillissement : il vous donne bientôt la gaieté de cœur qui permet d'accepter comme allant de soi des retranchements sur les sens et sur le cœur, considérés auparavant comme de monstrueuses avaries. Or, quand cet état d'esprit se déclare, l'usure de l'être est déjà telle qu'il n'aurait plus de temps ni de substance pour interrompre ce cours s'il lui en prenait l'envie. Je concluais donc qu'il fallait mourir assez tôt pour ne pas entrer du tout dans la condition de fatigue où l'indulgence et l'abandon peuvent germer. De bonne heure, je m'étais mis en tête qu'il ne fallait pas mourir plus tard que cinquante ans.

La fixation de cette époque s'était faite sur un prétexte assez fortuit. Je ne suis pas bien superstitieux, mais je le suis pourtant un peu ; car, quoi que nous pensions, nous avons tous une certaine dose de calcul mystique à délayer dans nos conjectures. C'est un élément de l'intime économique qui ne peut être chez personne tout à fait absent : sous d'autres noms on retrouve toujours ce procédé de spéculation.

Quand j'avais dix-huit ans, un quidam, aussi ignorant de chiromancie que je pouvais l'être, prétendait avoir lu dans ma main que je me

marierais deux fois, que je n'aurais pas d'enfants, que je mourrais à cinquante ans, riche, ayant tout pour être heureux, mais tué par une affreuse maladie. Ce quidam était un Américain, beaucoup plus âgé que moi, qui s'était intéressé à ma jeunesse et m'avait comblé de bienfaits.

J'avais retenu à tout hasard cette prophétie.

Quand je commençai à réfléchir sur cette question du meilleur temps pour mourir, je me la rappelai et j'y trouvai un point d'appui imaginatif à mon raisonnement. D'autant plus qu'un des articles de la prédiction se trouva réalisé : je me mariaï deux fois. Je décidai donc de me complaire dans la crédulité et d'attacher de la valeur à un propos jeté en l'air.

Il me convenait que ce propos retombât sur ses quatre pattes.

Du reste, les circonstances de ma vie semblèrent se prêter toujours davantage à mon vœu. Après quarante ans, deux ou trois graves maladies germaient en moi, entre lesquelles le sort pouvait bien faire un choix prompt et chacune d'entre elles pouvait aisément prendre le caractère *affreux* qui avait été indiqué. D'autre part, moi qui ne m'étais jamais soucié d'argent à la manière empressée d'autres hommes, je finissais par en avoir malgré moi, et si c'était peu, c'était à la limite de mes goûts

assez modestes ; de sorte que je pouvais me dire riche, quitte à en faire sourire nombre de gens. Enfin, je m'étais engagé depuis longtemps dans une action ou une spéculation politique qui menaçait de me mettre, à quelque détour des évènements, à toute extrémité.

Cette dernière conjoncture me parut tout à fait probante et capable de me retirer l'ultime doute, s'il m'était resté ; j'étais donc bien destiné à mourir, à l'époque fatidique, ou de maladie affreuse, ou d'une mort violente qui tiendrait lieu de cette maladie affreuse. Mon ami américain, dans le langage d'un temps pacifique, n'avait pu désigner autrement mon sort.

Pourtant l'acceptation ne me parut pas suffisante, l'attente me paraissait incertaine. Et diverses autres considérations se firent jour qui me poussèrent à prendre les devants et à recourir au suicide.

Pour en venir à comprendre cela, il faut suivre un autre chemin que celui que je viens de vous faire parcourir.

Je remonte encore à l'enfance, non pour la raison qu'on y trouve toutes les causes, mais pour celle-ci que l'être est tout entier dans son germe et qu'on trouve des correspondances entre tous les âges

de la vie. Je suis né mélancolique, sauvage. Avant même d'être atteint et blessé par les hommes ou de nourrir le remords de les avoir blessés, je me dérobaux à eux. Dans les recès de l'appartement ou du jardin, je me refermais sur moi-même pour y goûter quelque chose de furtif et de secret. Déjà je devinais, ou plutôt, beaucoup mieux que plus tard quand j'étais sujet aux entraînements du monde, je savais qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas moi et qui était beaucoup plus précieux que moi. Je pressentais aussi que cela pouvait se goûter beaucoup plus exquisément dans la mort que dans la vie et il m'arrivait de jouer non seulement à « être perdu », à jamais échappé aux miens, mais aussi à « être mort ». C'était une ivresse triste et délicieuse que d'être allongé sous un lit, dans une pièce silencieuse de la maison, à l'heure où mes parents n'y étaient pas et de m'imaginer dans un tombeau. En dépit de mon éducation religieuse, et de tout ce qu'on me répétait sur le ciel et l'enfer, être mort ce n'était pas être ici ou là, endroits habités où l'on était, mais c'était être dans un lieu si obscur, si inconnu, que ce n'était nulle part et qu'on pouvait y entendre tomber goutte à goutte quelque chose d'indicible qui n'était ni de moi ni d'autres, mais quelque chose de subtilisé à tout ce qui vivait et

qu'on voyait et aussi à tout ce qu'on ne voyait pas et qui vivait aussi, qui vivait d'une autre façon infiniment désirable.

Un jour, je sus qu'il y avait un mouvement qui se produisait parfois parmi les hommes et qui s'appelait un suicide. Je me rappelle très bien qu'à la suite d'une conversation entendue, j'avais compris qu'un homme peut « se donner la mort ». Je ne sais pas, je ne crois pas que j'aie établi un rapport précis entre ce jeu dont je viens de parler et qui m'était si familier, et la révélation de cet acte. Le fait est que l'immédiate possibilité, l'extrême facilité, imaginai-je, le prodigieux résultat, la puissance d'irréparable de ce geste me fascinèrent. Cette fascination mettait en moi le même genre d'émoi doux et fin, un peu lancinant et merveilleusement rare que j'avais éprouvé plusieurs fois sous le lit. Ce qui me plaisait au-delà de tout plaisir dans ce geste, c'est qu'il était lui aussi solitaire, volé à tous les regards, perpétré dans l'ombre et le silence et qu'il me laissait à jamais, à l'infini, perdu hors de moi-même, adorablement livré à cette puissance que j'avais entendue tomber en moi goutte à goutte.

Je me rappelle le lieu et l'heure. C'était un matin d'hiver, je vois encore le ciel gris et il faisait froid dans la salle à manger. Par la fenêtre, je voyais

le mur gris, écaillé, du derrière de la maison située de l'autre côté du passage menant à la cité Malesherbes. J'ouvris doucement un tiroir du buffet et y pris sans bruit, avec lenteur, un couteau. Je regardais ce couteau. Je n'avais jamais encore regardé un couteau. Je comprenais tout à coup tout ce qu'il y avait dans cet acier. Voilà ce que j'avais manié tous les jours, sans savoir, voilà ce qui avait été latent dans mes mains. Le mystère sommeillant des objets autour de moi se décelait doucement. La lame scintillait sur le fond de feutre rouge qui tapissait le tiroir. Et il n'y en avait pas une, il y en avait vingt, trente, des grandes, des petites. Je soulevais un énorme couteau à découper, mais je le reposais, sans attirance. J'aimais mieux quelque chose de mince, de souple, de délicat. Ce petit couteau à dessert si pointu, qui entrait si prompt dans la chair d'une poire ou d'une pêche. Je tâtais du bout du doigt la pointe, je la tâtais et je la tentais. Je poussais doucement, je poussais plus fort. Cela commençait de faire mal, je m'arrêtai. Je reprenais, avec un nouvel élan de ma curiosité, de ma convoitise, plus fort. La douleur changea soudain de caractère, plus concentrée et plus aiguë, et une goutte de sang perla. Je restai bouche bée : ainsi donc c'était possible.